

La nature et ses corpus de représentations. Englobement, limites et astreinte

par Claude-Raphaël Samama

Le plus grand danger qui menace la philosophie est l'étroitesse dans la sélection du champ d'étude.

A.N. Whitehead

Nous avons besoin d'une approche systémique de la valeur Terre –une approche qui sache valoriser la Terre antérieurement au regard que nous jetons sur elle, et qui ne fasse pas dépendre sa valeur du regard du spectateur. La découverte de cette valeur engendrera un sens global des obligations.

Holmes Rolston III

Le concept de Nature poserait autrement la question de l'Être. Il ajouterait à l'existence seule – la présence d'un quelque chose s'opposant au rien – non seulement l'inclusion de la vie et son imprévisible nouveauté, la production renouvelée d'êtres organiques et de formes animées, mais encore, pour nous, la pensée de cela qui crée un lieu habitable accueillant ou hostile. Cette réalité n'est donc pas qualifiée par le seul attribut ontologique.

La différence entre nature et être renvoie à un attribut différentiel de l'exister, comme catégorie ou substance dynamique pour la représentation qui s'en saisit. Celle-ci, soit considère un universel abstrait (l'être), soit se voit confrontée à l'incontournable souci d'une présence déterminée, dynamique, investie comme dépendance, éloignement ou partage, valence et variété d'attitudes possibles à son égard. L'être catégoriel et indéterminé ne relève pas de la même signifiante ni des mêmes enjeux comme entité générique à penser et sa seule approche ne suffit pas à une opération exhaustive.

Être et Nature constituent ainsi deux polarités, pas seulement ontologiques mais agonistiques, en tant que la seconde ne se contente pas du seul statut réflexif. L'existant « nature » ne se détermine pas seulement dans l'esprit mais les corps, pas seulement dans l'abstraction de l'être seul comme catégorie logicienne, mais en des attributs multiples et concrets exigeant des pratiques. Ces dernières présupposent des choix, des conduites et alors des systèmes à établir de valeurs d'usage ou d'échange, des confrontations ou des ententes, des attitudes respectueuses ou agressives, des jugements orientés par l'utile ou le superflu, le profane ou le sacré, l'urgence ou la temporisation.

Viendrait alors la coexistence harmonieuse avec un cela lui préexistant qui détermine l'homme lui-même ou la rupture avec cet ordre originaire contraignant en vue de le transformer selon des voies plus ou moins harmonieuses ou brutales. L'enquête qui suit va nous conduire à examiner des ensembles de représentations ou de valeurs liées à l'objet Nature. On recherchera, tout au long de l'examen des différents corpus qui pensent cet objet ou s'en saisissent à toutes fins, les enjeux sous-jacents et le trait qui peut-être relie des points de vue et crée alors l'unité organique d'un rapport à définir.

La Nature et son corpus philosophique

Philosophie antique

Les premiers systèmes philosophiques se sont articulés autour de cette polarité être/nature, l'assimilation des deux concepts n'étant qu'apparente. Si Platon se tient à l'Être et sa réplique idéale dans la pensée sous la forme de l'essence, Aristote extériorisera le donné et en sondera les formes où l'existant s'incarne, se génère ou se corrompt. Les écoles antiques suivront les modes possibles de l'exister dans le monde et les places assignables à chacun, entre les nécessités naturelles liées à une condition et la destinée la plus souhaitable. Des épicuriens aux stoïciens, des atomistes aux cyniques, la nature est un lieu ou une place à y prendre pour le meilleur et le plus sage de soi. Lucrèce ou un Horace y ajouteront, dans l'Antiquité romaine ultérieure, la description attentive de son versant animé et le miroir offert à l'admiration ou l'imitation.

Il faut y ajouter les penseurs présocratiques – redécouverts ou repropoés à la pensée moderne par un Heidegger ou un Axelos – pour qui la séparation précédente entre logos et cosmos était inexistante, moins marquée ou consciente. La Nature se dévoile d'un principe (Anaxagore et le Noûs; Anaximandre et son Apeiron; Empédocle et les quatre éléments de la terre et de l'eau, du feu et de l'air soumis au jeu des contraires); elle résulte d'un élément originaire (Thalès et l'eau) ou d'un mélange instable (Héraclite). Elle est ce donné mystérieux et inéluctable que l'homme ne peut qu'aborder dans une parole suspendue à sa question et l'impossible de son exhaustion ou la révélation d'un cela mystérieux et alors le plus proche d'une vérité insondable. Les poèmes – d'Héraclite, de Parménide, d'Empédocle – viennent ici combler un déficit de la parole tentée pour saisir une présence celée ou s'ouvrir à l'ineffable de ce qui excède ou dépasse l'entendement humain.

Âge classique

La philosophie occidentale devra attendre longtemps pour que par des biais métaphysiques, l'ontologie logique ou prédicative – d'Aristote à la Scolastique – se voit questionner, modifier ou remise en cause par des systèmes faisant une place à la dynamique de principes ou de forces physiques actives. Il faudra la formulation d'un Leibniz pour que soit mis en avant au sein de l'être, un mouvement différenciateur ou ordonnateur des substances, à travers des monades individuées où le mouvement de la vie pointe comme activité non mécanique et substantielle. À la différence d'un Descartes ou même d'un Spinoza regardant du côté d'une rationalité formelle ou parfois mécanique, on a dans cette dernière philosophie le parti pris prémonitoire d'une prise de position souhaitant intégrer le réel comme dynamique animée, multiplicité et individuation, bien sûr dans l'unité réceptive et arbitrale d'un Dieu créateur.